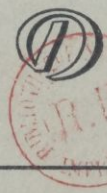
R

DOMINIQUE "ROLIN"

Le gardien

roman



ÉDITIONS DENOËL

LE GARDIEN

2891

16° Y²
16087

DL. 18 5 1955 6243

DU MÊME AUTEUR

Les Marais (1942).
Anne la bien-aimée (1944), épuisé.
Les deux sœurs (1946).
Moi qui ne suis qu'amour (1948).
L'ombre suit le corps (1950).
Le Souffle (Prix Fémina 1952).
Les quatre coins (1954).
Les Enfants perdus (1954).

En préparation :

Le Lit.

DOMINIQUE ROLIN

LE GARDIEN

ROMAN



EDITIONS DENOËL
19, rue Amélie, Paris 7e

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma Navarre, numérotés de 1 *à* 10.

5 exemplaires hors commerce sur vélin pur fil Lafuma Navarre, marqués de A *à* E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Editions Denoël, Paris 1955.

A GERMAINE RICHIER

PREMIÈRE PARTIE

Je rêve chaque nuit de mon père mort depuis cinquante ans. Il me parle, m'invite à une balade à travers le domaine. Je le suis le long des sentiers à peine visibles sous des taillis inextricables. Il ne se retourne jamais; ça m'ennuie car je souhaite voir son visage dont j'ai perdu la mémoire. Parfois je lui dis « papa », ou bien je lui touche l'épaule dans l'espoir d'attirer son attention, mais non. Le rêve se termine trop tôt et je me réveille avec une faim inapaisée dans la poitrine. Sur la cheminée il y a bien une photo de mon père jeune, mais cette image pourrait être celle d'un inconnu : ce sourire figé, cette silhouette raide ne font que brouiller davantage la vérité de sa figure d'homme vivant. Je ne sais pourquoi cette absence de souvenir me trouble tellement tous ces temps-ci. Peut-être est-ce parce que je suis vieux moi-même et que je me sens si fatigué ?

Hier cependant, j'ai eu le sentiment que je le retrouvais : je me promenais à travers le verger de plein vent, il pleuvait à verse et le ciel semblait écraser les pommiers chargés de fruits. A cause de la tempête qui avait soufflé pendant la

nuit précédente, le sol était couvert de pommes déjà mangées de pourriture. Tandis que je me disais qu'il était grand temps de les ramasser, j'ai entendu la voix de mon père à travers le grillage serré de la pluie. Il disait à monsieur Armontel, son patron : « Jamais je n'ai vu autant de pommes, c'est incroyable la quantité. » Sa voix cassée m'a touché avec une telle force que brusquement j'ai cru que la pluie s'écartait au passage de mon père et, durant une fraction de seconde, j'ai pu le voir tel qu'il avait été réellement : un vieil homme encore robuste, tanguant sur ses jambes torses. Il est passé près de moi, m'a regardé avec ses yeux bleus dans son visage frotté de sang vif; j'ai senti l'odeur de sa veste de coutil, j'ai vu briller des gouttes d'eau dans les longs poils de sa moustache et je l'ai entendu rire. J'aurais dû être content, moi qui languissais, depuis des jours et des nuits, du désir de rattraper cette image effacée. Eh ! bien, non, je suis rentré à la maison en vitesse comme si un vilain me poursuivait et j'ai fermé la porte à double tour. Après j'ai appelé Mathilde ! Mathilde ! Mais elle était sans doute descendue au village pour ses courses; je suis allé faire un tour dans la chambre de Noëlla comme s'il y avait la moindre chance de l'y trouver, alors qu'elle est partie à la ville depuis une semaine. Sa petite chambre, sous le toit, était bien en ordre, la cuvette, le broc à eau, le parquet étincelaient de propreté; c'est une gosse soigneuse, Noëlla ! Le parfum de lavande qu'elle emploie pour son linge rôdait partout, mêlé à l'odeur des pommes remisées dans le grenier voisin. C'est l'odeur des pommes qui l'emporte et ça m'a fait peur de nouveau car, pour moi, l'odeur des pommes se confond avec celle de la mort.

★

J'avais vingt ans lorsque mon père s'est éteint, et je travaillais chez le menuisier du village. L'automne était mouillé, venteux, tiède, exactement comme aujourd'hui, mais de temps à autre de belles éclaircies ensoleillées faisaient flamber les collines. Un après-midi, monsieur Armontel, du domaine de la Réclusière, est entré à l'atelier. Il était pâle et il essuyait son front mouillé de pluie. Il m'a dit tout à trac : « Constant, il faut que vous montiez là-haut, votre père a besoin de vous » et nous sommes sortis tous les deux. Les gens du village nous regardaient; ils devinaient qu'une chose extraordinaire était en train de se passer car on n'avait jamais vu ça : le maître de la Réclusière en compagnie du fils de son gardien. Monsieur marchait vite, inclinant sa haute taille, sans dire un mot. Je restais un peu en arrière pour marquer la distance et mon respect. De temps à autre, j'entrevoyais son profil convulsé par la pluie fouettante. Nous avons pris la route de la colline et nous sommes entrés à la Réclusière par la grande porte dont les grilles étaient restées ouvertes.

Déjà à cette époque, les arbres serrés du parc élevaient si haut leurs branches emmêlées que la lumière du jour ne parvenait pas au sol, sauf en hiver. Une pénombre brune et miroitante de flaques d'eau noyait les sous-bois. Contournant le vieux château, Monsieur m'a conduit directement au pavillon de gardien. On aurait dit qu'il obéissait à mon égard, et pour la première fois, à un mystérieux hommage d'hospitalité. Il m'a poussé par les épaules afin que j'entre le premier, et nous sommes montés dans la chambre de mes parents :

papa était couché sur son lit, et ses yeux semblaient interroger le plafond. Les rides avaient déserté son visage, il souriait. Probablement continuait-il à être heureux dans la mort comme il l'avait été dans la vie. Le calme parfait de la chambre était troublé seulement par les sanglots de maman agenouillée au pied du lit, par la flamme des deux bougies et par l'odeur des pommes: il n'y avait pas encore une semaine que papa avait terminé la cueillette des vergers et disposé sa part des fruits dans le grenier d'à côté. Monsieur hochait la tête et pinçait la bouche en continuant à essuyer ses cheveux machinalement; ensuite il est sorti en me faisant signe de le suivre. Il m'a emmené au château.

C'était la première fois que j'y entrais : malgré la richesse des meubles, des tentures et des objets, les pièces avaient un aspect triste, à cause des murs pourris d'humidité. Dans son bureau, Monsieur m'a fait asseoir et m'a dit que la mort de mon père posait des problèmes. Etais-je prêt à reprendre sa place de gardien du domaine ? Dans les mêmes conditions ? Il parlait vite, avec sa voix sèche et saccadée de notaire réussi; un tic lui faisait cligner de l'œil gauche. J'ai répondu oui tout de suite, presque inconsciemment. Alors il s'est levé comme un ressort et m'a dit : « C'est parfait, Constant, vous pourrez disposer du pavillon dès que possible. »

En retraversant le parc, j'ai vu mademoiselle Roselis et son fiancé qui rentraient avec les chiens : elle courait sous les arbres, les chiens bondissaient après elle, ça la faisait rire et crier de joie. Lorsqu'elle m'a croisé, j'ai cru qu'elle allait me parler: ses joues étaient rouges et elle respirait vite, vite à cause de la course. Mademoiselle Roselis avait exactement mon âge, nous avions été élevés quasi-

ensemble; mais depuis qu'elle était devenue une jeune fille, et surtout depuis ses fiançailles avec monsieur André, elle n'était plus la même. Elle est restée un instant indécise, puis m'a fait un léger signe de tête et j'ai vu ses lèvres former les mots : « Bonjour, Constant »; aussitôt après elle s'est remise à courir pour rattraper monsieur André qui s'amusait à briser les rameaux des buissons avec un fouet.

Je puis dire que c'est de ce jour que datent mes premiers souvenirs, comme si je n'avais réellement commencé à vivre qu'à l'âge de vingt ans. Le temps de mon enfance s'est effacé de mon esprit, sauf, en de rares occasions, quelque image sans commencement ni fin qui émerge du brouillard. Par exemple, je me souviens du jour où j'ai eu dix ans : mes parents m'avaient offert une paire de brodequins en cuir jaune et j'avais voulu les mettre malgré le beau temps. J'étais allé jusqu'à la mare aux grenouilles avec mademoiselle Roselis qui me disait : « Si tu entres dans l'eau avec tes belles chaussures, je te donnerai un livre d'images. » J'avais refusé. Alors elle s'était fâchée, elle criait : « Puisque je le veux ! » et elle tapait du pied. A la fin, comme elle était plus grande et plus vigoureuse que moi, elle m'avait poussé dans la mare d'où j'étais sorti gluant de vase. J'entends encore son rire et je la vois trépigner d'aise devant ma détresse. Cependant, après avoir assisté à la colère de mon père, elle était venue d'elle-même me laver les genoux à la pompe, et elle avait voulu nettoyer les brodequins avec son mouchoir. Elle avait même un peu pleuré en m'assurant qu'elle m'aimait beaucoup.

Les funérailles de papa ont eu lieu le surlende-

main; presque tous les habitants du village suivaient le cortège et déposaient des fleurs sur sa tombe. Le même jour, j'ai pris congé de mon patron le menuisier et transporté mon baluchon à la Réclusière. Dans un sens, je regrettais mon travail mais dans un autre j'étais heureux de retourner au domaine, là où j'étais né. Il me semblait que j'étais fait pour vivre derrière les murs de ce parc, pour reprendre la culture du potager que mon père entretenait depuis tant d'années, et pour garder le château des maîtres.

Je me levais tôt le matin; je m'enfonçais dans les bois, traversais le grand pré, et revenais par des sentiers à demi mangés par les broussailles. Il y avait un moment où j'étais vraiment le plus heureux des hommes, celui où je débouchais sur la grande allée des marronniers : au bout, j'apercevais le château avec son toit compliqué, ses tourelles, sa façade de briques rouges; je me sentais responsable de son silence. Il était pareil à un cœur gigantesque dont je pouvais régler à loisir les battements ou les repos. Je ne pouvais communiquer mon plaisir à personne, pas même à ma mère, cela se passait de moi à moi, et je me surprenais parfois à sourire tout seul.

Un matin d'hiver, Monsieur m'a fait demander, il avait à me parler. Cela devait être grave puisqu'il me faisait de nouveau entrer dans son bureau. Il m'a annoncé alors ses projets immédiats; le mariage de mademoiselle Roselis était fixé pour dans deux ans, il voulait offrir au jeune ménage le domaine de la Réclusière. Mais il voulait que la demeure fût digne de leur jeunesse et de leur fortune, aussi avait-il décidé de faire abattre le château et de reconstruire, sur ses fondations, une magnifique maison : moderne, confortable et tout.

Seul notre pavillon de gardien resterait debout. J'ai éprouvé un serrement de cœur en écoutant ces discours car le vieux château tenait au sol et dans mon cœur par les mêmes racines. Mais je n'ai pu qu'approuver la décision de Monsieur. Mademoiselle Roselis et monsieur André étaient présents, je me souviens; elle battait des mains et frottait sa joue contre la manche de son fiancé; elle disait à son père qu'elle désirait que la maison fût blanche, avec un toit d'ardoises et beaucoup de fenêtres. Elle voulait aussi un jardin d'hiver plein de plantes tropicales, elle voulait... Le fiancé a dit : « Du calme, ma chérie » et l'a forcée à se rasseoir. Je l'ai observé pour la première fois, ce jeune homme : grand, barbu, avec un corps sec et de lourdes mains rouges dont il ne savait que faire. Ces mains accaparaient le peu de jeunesse qui subsistait en lui : à trente ans, il était déjà vieux, sa bouche ressemblait à une plaie trop bien fermée et quand il voulait sourire, la peau de ses joues se plissait; ce n'était pas agréable à voir. Je me suis demandé s'il serait capable de rendre sa femme heureuse. Elle était si gaie, mademoiselle Roselis ! elle entrait dans la vie à pleines dents, comme on mange un gâteau parfumé. J'ai osé la regarder, elle aussi, avec plus d'audace que de coutume. Elle avait encore ses yeux de petite fille, largement fendus, ses joues fraîches et sa bouche comme une fraise, mais elle relevait ses cheveux à présent, ce qui lui donnait l'air d'une vraie femme. Je crois que je suis resté une seconde de trop à considérer ces deux-là, comme s'ils avaient représenté soudain pour moi quelque chose d'important, quelque chose qui eût eu le pouvoir de tracer net le cours de mon destin sans que ma volonté pût intervenir. « Constant, tu es notre Constant... » ont semblé

dire les yeux rieurs de mademoiselle Roselis. J'ai entendu Monsieur me congédier dans un songe et me suis retrouvé seul au milieu des arbres.

Les travaux de démolition ont commencé aussitôt. Monsieur était un homme d'action. J'ai vu le toit s'effriter, les fenêtres se trouer, l'escalier intérieur s'effondrer, les murs se ronger au jour le jour. Les ouvriers occupés à ce travail de destruction paraissaient ne pas exister. La maison se défaisait toute seule, par ses propres forces, défiant les hommes et s'offrant tout entière aux perspectives du temps. Maman me disait : « Aïe, Constant, cela me fait mal au cœur de voir ça ! » et elle hochait sa tête chagrine. Je savais ce qu'elle pensait, la pauvre : papa mourait une seconde fois; c'était maintenant au tour de son fantôme de disparaître à jamais.

Au printemps, a été entamée, sur les vieilles fondations béantes, la maison nouvelle. On avait emmené par tombereaux les tas de briques rouges, on avait ramené des tombereaux de pierres blanches qui scintillaient au soleil. Une grande animation régnait sur le chantier : on avait dû abattre le bois du nord et percer le mur de clôture pour permettre le va-et-vient des matériaux. Une foule d'ouvriers travaillaient d'arrache-pied. Quelle lumière au centre du parc depuis que le vieux château avait disparu ! et comme cette lumière les écrasait tous, les rendait petits, gesticulants; on aurait dit autant de fourmis affolées s'activant à réparer d'irrémédiables dommages. Car c'était cela : le vieux château ne se laissait pas tuer ainsi, il continuait d'exister en dépit de la main des hommes, et ceux-ci s'acharnaient maintenant à démolir son âme toujours dressée là, au milieu du parc, solide et triste, et pleine de reproches.

Maman et moi nous suivions les progrès des travaux derrière nos fenêtres, et maman gémissait toujours : « Aïe ! cela me fait mal au cœur ! »

Vers la fin de l'été, la nouvelle maison a commencé à prendre forme; elle était si éclatante, si fraîche, elle respirait déjà une telle joie par toutes ses baies encore inachevées, qu'un matin j'ai pensé qu'elle ressemblait à mademoiselle Roselis. J'ai commencé à aimer et à respecter cette bâtisse jeune et vigoureuse, et tous mes regrets se sont envolés.

Je me suis mis aussi à surveiller les travaux et ce fut vraiment une époque heureuse. Monsieur et les fiancés venaient en voiture presque chaque jour, accompagnés parfois par madame Irène, la sœur aînée de mademoiselle Roselis. Mais madame Irène ne pouvait se mettre au diapason de la joie générale, c'était une nature tourmentée, sèche, et la mort de son mari, deux ans plus tôt, n'avait pas arrangé son caractère. Elle venait avec son fils Norbert, un démon âgé de dix ans à l'époque. Il jouait au bandit tout seul, assumant à la fois le rôle de chasseur et celui de pourchassé. Il lançait ses cris de guerre en grimpant à l'assaut des tas de moellons, se laissait rouler du haut en bas, comme abattu par d'invisibles ennemis, mais reprenait vie aussitôt, bondissait d'un buisson à l'autre, s'engouffrait dans la maison neuve, et venait canarder ses agresseurs par les fenêtres sans vitres. Il agaçait tout son monde, mais on avait beau le punir, il n'y avait rien à faire : c'était un enfant terrible. Un jour, je l'ai surpris dans un chemin écarté du parc, vers la mi-automne : il avait réussi à capturer un roitelet à l'aile cassée et il s'appliquait à l'étrangler. Je lui ai tordu le poignet pour le faire lâcher prise et je lui ai flanqué une volée. Je n'oublierai jamais son

visage à ce moment-là : il était gris, ses traits s'étaient effacés comme sur une mauvaise photo; et ses yeux, pâlis par la haine, n'avaient pas eu le temps ou le pouvoir d'étouffer l'étrange ardeur du mal en train de s'accomplir. Je ne lui ai rien dit, il ne m'a rien dit. Nous sommes restés un moment figés, l'un devant l'autre, puis nous nous sommes tourné le dos.

Monsieur Armontel ne reculait devant aucune dépense : il décida de faire creuser à deux cents mètres derrière la maison, un bassin en pierre orné d'une fontaine. Bref, la maison a pris sa vraie figure et l'on a fixé la date du mariage au mois de mai suivant. Pendant la période des préparatifs de la noce, j'ai travaillé comme un nègre au jardin d'agrément qui devait entourer la demeure. Monsieur m'ayant laissé carte blanche, j'ai dessiné moi-même la courbure des allées, des plates-bandes, j'ai choisi une quantité de fleurs de saison dont les couleurs s'harmonisaient. Je ne cessais de penser à mademoiselle Roselis pour accomplir cette besogne : son visage me suggérait de bonnes idées : il fallait des roses thé à cause de ses joues, des lis à cause de son cou, des brassées de giroflées à cause de ses cheveux, des myosotis à cause de ses yeux; il fallait des pivoines à cause de sa bouche. Et je peux vraiment affirmer sans me tromper que pour du beau travail, c'était du beau travail.

Le matin du mariage, m'étant levé à l'aube, j'ai fait un dernier tour pour m'assurer que tout était en ordre. Le temps se mettait de la partie; une petite brise venait du sud, tiède et chargée des mille senteurs peu à peu recueillies sur son passage, le ciel était pur, les pelouses et les fleurs

étaient couvertes de rosée, juste ce qu'il fallait. Par les baies du salon, j'ai vu Mathilde, la nouvelle bonne, qui vaquait à ses occupations. Je lui ai crié : « Beau temps, n'est-ce pas ? » et elle est venue s'accouder un moment à une fenêtre en répondant oui de la tête. C'était une belle fille que Mathilde, à cette époque. Je la connaissais depuis peu de jours, mais je crois bien en être tombé amoureux ce matin-là, alors qu'elle se tenait ainsi penchée à la fenêtre. Elle faisait déjà partie du décor; et je me suis dit que je ne pouvais plus me passer d'elle.

Au début de la matinée, monsieur Armontel et mademoiselle Roselis sont arrivés de Beauval en voiture, ensuite madame Irène et son garçon qui venaient par le train de la capitale; et peu à peu tous les invités. Mademoiselle Roselis était plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été. Sa robe et son voile la rendaient comme folle; elle tournait sur elle-même, circulait dans les allées du parc, s'asseyait au bord du bassin, puis regagnait la maison en courant. De temps à autre, elle paraissait se souvenir de monsieur André qui surveillait ses ébats de loin. Elle se jetait alors à son cou en le nommant « son cher petit mari », ce qui amusait tout le monde. Vers onze heures, ils sont partis pour la mairie et l'église du village. Pendant que nous parachevions les détails du repas, maman, Mathilde et moi, nous entendions retentir à toute volée le carillon du clocher dont les échos frappaient le flanc des collines. Du côté du village, des vols de pigeons tournaient dans le ciel, j'en ai fait la remarque à Mathilde qui est devenue rouge de bonheur.

Il y avait quarante convives à table : les sœurs et les frères de Monsieur avec leur nombreuse pro-

géniture, le frère de feue Madame ainsi que sa famille, madame Irène, monsieur Norbert, etc... Maman, Mathilde et moi nous étions sur les dents malgré les deux domestiques engagés en « extra »; tandis que Maman restait vissée à ses fourneaux, Mathilde et moi nous occupions du service. La table était belle avec ses verres brillants, son argenterie bien astiquée, ses coupes de fleurs et de fruits; le soleil donnait en plein dessus, ça valait le coup d'œil. Les dames étaient richement habillées, ce qui les rendaient joyeuses, hardies, les messieurs buvaient ferme; dès qu'un verre était vide, je m'empressais de le remplir. Bref, l'animation est vite montée à son comble. On a servi le café et les liqueurs sur la terrasse, tandis que les enfants et les jeunes gens s'égaillaient à travers le jardin. Madame Roselis brûlait d'envie d'aller les rejoindre, mais c'était impossible puisqu'elle était la mariée. Je voyais frémir d'impatience ses petits pieds chaussés de satin. Tout à coup, se détachant d'un essaim de gosses fous de jeux et de cris, est accouru monsieur Norbert. Il s'est jeté sur madame Roselis en criant : « Viens-tu jouer avec nous ? » Elle a répondu : « Non, je ne peux pas », et elle s'est mordu la lèvre. « Pourquoi ne viens-tu pas, tante Roselis ? hurlait l'enfant terrible, pourquoi, pourquoi ? » et il s'est mis à tirer sur son voile. « Lâche-moi », a-t-elle dit. Monsieur Norbert l'a lâchée en répétant doucement : « Viens jouer avec moi, tante Roselis. » Il ressemblait à un petit prince, ce Norbert. Il avait des yeux si honnêtes que cela faisait mal. J'ai senti que madame Roselis succombait sous l'honnêteté cruelle de ce regard : elle a bondi de son siège et s'est sauvée vers le parc en entraînant monsieur Norbert par la main. « Roselis, voyons, petite folle !... » a crié monsieur André.

Mais elle n'a pas paru entendre. On l'a vue un instant contourner dans sa course les plus gros arbres, ceux qui forment l'orée du bois de la Réclusière, puis elle n'a plus été qu'une dansante petite aile blanche disparaissant dans les fourrés.

La fête a continué, le soleil a commencé à descendre, les enfants fatigués sont revenus s'asseoir sur la terrasse et l'on m'a sonné pour servir des boissons fraîches. C'est à ce moment que monsieur Norbert a reparu du fond du bois, toujours courant et criant : « Essaie de l'attraper, essaie donc ! » et il brandissait dans son poing un objet blanc. Comme il s'approchait, j'ai vu que c'était un des souliers de madame Roselis qui le suivait à distance en marchant à cloche-pied. Elle riait si fort qu'elle devait s'appuyer au tronc des arbres pour reprendre son souffle. « Donne », suppliait-elle. « Je te le rendrai quand je voudrai », a-t-il crié, et il est entré dans le salon en essayant d'y attirer sa tante. « Donne ! » a crié la mariée en traversant la terrasse. « Roselis », a dit une voix sévère, celle de monsieur André. La jeune femme s'est arrêtée net, et s'est mise à regarder autour d'elle avec étonnement : les invités, parents et amis semblaient, eux aussi, pleins de réprobation. Elle est restée un moment interdite, mortellement honteuse, essayant de cacher sous la jupe son pied nu, puis elle a éclaté en sanglots, et s'est sauvée dans sa chambre. Fort heureusement, le froid causé par la sotte plaisanterie du jeune monsieur Norbert n'a pas duré. La fête a bientôt repris et madame Roselis n'a pas tardé à s'y mêler de nouveau, complètement rassérénée.

Les jours suivants, la maison neuve a commencé de vivre normalement. Monsieur André partait tôt

pour Beauval où il travaillait avec son beau-père. Alors seulement débutait la journée de madame Roselis. Elle était si vive qu'on avait l'impression de la voir s'agiter à la fois dans toutes les pièces. Mathilde me disait : « Je la laisse au salon où elle arrange ses fleurs, je monte dans sa chambre et je l'y trouve en train de coudre, je redescends à la cuisine et la voilà devant moi occupée à goûter les plats ! » et elle riait en me disant que cette jeune madame était vraiment une bonne patronne. De mon côté, quand je travaillais, soit au jardin, soit au potager, je ne me sentais tout à fait content que lorsque Madame se trouvait dans les parages. Elle venait me demander conseil pour ses bouquets, se renseignait sur le nom des fleurs; il arrivait même que, sans raison aucune, elle s'installât à quelques pas de moi, uniquement pour me regarder faire et me dire un petit mot de temps en temps. Je l'observais à son insu : elle fermait les yeux au soleil comme une chatte, posait ses mains jointes sur sa tête en un geste qui lui était familier; la brise, en la touchant, devenait une musique, j'en suis sûr, mais il aurait fallu être très près d'elle pour la percevoir.

Le dimanche, il y avait toujours du monde et la maison retentissait de cris; Madame se dépensait sans compter afin que chacun se sentît à son aise. Même monsieur André s'ouvrait à tant de bonheur, à tant de lumière; il cessait d'être un futur gros notaire pour vivre simplement en homme comblé. Un soir du mois d'août, après une journée très chaude, j'ai surpris les jeunes époux dans ce que nous appelons tous « le jardin chinois », à cause des rocailles et des plantes naines que j'ai disposées à cet endroit. Il tenait sa femme contre lui et couvrait son visage de baisers. En